Journal des anthropologues

Association française des anthropologues

87 | 2001

Parcours de l'ethnologie dans le monde post-soviétique

Points de vue d'un africaniste russe

Entretien avec Vladimir ARSENIÉV (Kunstkamera, Saint-Petersbourg)
réalisé par Monique SELIM

Vladimir Arseniev et Monique Selim

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/jda/2760>

DOI : 10.4000/jda.2760

ISSN : 2114-2203

Éditeur

Association française des anthropologues

Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2001

ISSN : 1156-0428

Référence électronique

Vladimir Arseniev et Monique Selim, « Points de vue d'un africaniste russe », *Journal des anthropologues* [En ligne], 87 | 2001, mis en ligne le 12 mars 2009, consulté le 15 septembre 2020.
URL : <http://journals.openedition.org/jda/2760>

Ce document a été généré automatiquement le 15 septembre 2020.

Journal des anthropologues

Points de vue d'un africaniste russe

Entretien avec Vladimir ARSENIÉV (Kunstkamera, Saint-Petersbourg)
réalisé par Monique SELIM

Vladimir Arseniev et Monique Selim

- 1 Vladimir Arseniev est chercheur au musée d'Anthropologie et d'Ethnographie Pierre-le-Grand (Kunstkamera) de l'académie des Sciences de la Russie, dont il est membre du conseil scientifique sur les problèmes de l'Afrique. Il est d'autre part membre associé de l'académie des Sciences d'Outre-Mer en France. Il est invité aujourd'hui par le CNRS dans le cadre d'une convention avec l'académie des Sciences de la Russie, qui porte sur l'étude des nomades de l'Asie centrale et de l'Afrique, dont le responsable est André Bourgeot.

Monique Selim – Pourriez-vous revenir sur votre parcours professionnel et les orientations anthropologiques de votre travail sur les Bambara, dont vous êtes un spécialiste russe reconnu ?

Vladimir Arseniev – De longue date déjà je cherche une approche d'ensemble sur la société Bambara qui relie les différents domaines généralement étudiés : culture matérielle et technique, récits mythiques, rapports de production. Les problèmes de la méthode me préoccupent maintenant au premier plan. Je commémore aujourd'hui le 30^e anniversaire de mes recherches sur l'Afrique : j'ai commencé à travailler en 1971 au Mali, où j'ai vécu plus de deux ans. À cette époque j'ai étudié l'organisation sociale traditionnelle Bambara et, en particulier, le système des prétendues « castes », ce qui m'a finalement amené à la nécessité de comprendre le sens du mot « production » dans le cas des Bambara, et j'ai dû me pencher en profondeur sur l'économie bambara et dégager le sens du monde bambara. Nous avons tendance à séparer les différents aspects de la vie sociale (politique, économique, religion, parenté, etc.) alors que chez les Bambara, la production, la reproduction, la mythologie doivent être abordées ensemble dans une optique de totalisation. A chaque fois que j'allais sur le terrain, il me semblait que la distinction entre le social et l'économique ne tenait pas. Tout fait partie d'une entité unique qui possède un caractère homogène. Aucun Bambara ne fera une distinction entre « l'économique »

et, soi-disant « l'animisme », qui sont des conceptualisations exogènes, approximatives et souvent erronées.

J'ai commencé par l'analyse des différents secteurs et maintenant j'en suis au stade de la synthèse de mes recherches en considérant que le positiviste doit être dépassé. Dans l'ethnographie traditionnelle russe, les approches de l'histoire des sociétés toujours classées comme « archaïques » remontent aux travaux d'Engels, de Morgan ou encore de Taylor, en fin de compte au darwinisme et au positivisme. Mon expérience de terrain m'a forcé à mettre en doute cette démarche. Je pense que le vocabulaire conceptuel usuel nous fait perdre le sens des logiques bambara. Depuis peu, j'avance l'idée que l'ethnographie doit allier une science descriptive et une approche théorique mais qu'une troisième dimension importante est l'ethnosophie.

M.S. – C'est ce que nous appellerions l'épistémologie ?

V.A. – Non, car le terme « ethnosophie » que j'ai utilisé à plusieurs reprises lors de conférences à l'UNESCO ou l'académie d'Outre-Mer, implique une orientation philosophique sur le monde global actuel, dans lequel s'inscrit aussi la société bambara. J'ai peur que l'épistémologie maintienne la même tradition scientifique qu'il faut, au contraire, changer. Il faut comprendre pourquoi le monde global s'oriente vers une impasse culturelle. À mon avis, il faut changer la vision de la sociologie mais aussi notre vision du monde en général.

M.S. – Comment vous êtes-vous situé par rapport aux travaux français sur l'Afrique ?

V.A. – Les travaux de C. Meillassoux et de G. Balandier sont pour moi essentiels. J'appartiens à une école sociologique soviétique impliquant la pensée marxiste, mais aussi le marxisme-léninisme : dans les années 1960-1980, l'école des africanistes de Leningrad est en rapport direct avec le matérialisme historique, mais il y avait aussi une autre source cachée, invisible pour les observateurs de l'époque et les acteurs qui y participaient. Ils étaient influencés par la philosophie classique russe du cosmisme (Soloviev, Berdiaev), étroitement liée à la religion orthodoxe, et au sein de laquelle le père Florenski (otec, monak) a joué un grand rôle. Après la guerre civile, durant laquelle Lénine a expulsé 2 000 philosophes en Occident, cette tradition a été, en apparence, éliminée. Mais nous avons le cercle linguistique de Prague (Prince Troubetskoï), qui soutenait l'hypothèse du caractère euro-asiatique de la Russie, ainsi que le poète Nicolas Stepanovitch Gumiliev, qui a été souvent en Afrique et qui a été influencé par Rimbaud qui est lui-même allé en Afrique. La mise en cause de la civilisation occidentale et l'hypothèse de la nature euro-asiatique de la Russie ont été avancées par le père Gumiliev et reprises par son fils plus tard. Dimitri Alexeevitch Olderogge, chef de fil des africanistes, a été formé dans un environnement aristocratique même s'il a intégré le marxisme par la suite. L'origine paysanne et orthodoxe du chef spirituel de l'école africaniste de Leningrad, Viatcheslav Mikhailovitch Missiugin, a influencé les connaissances universitaires de l'époque.

M.S. – Pour nos lecteurs, pouvez-vous préciser comment se réalise une fusion entre le marxisme-léninisme, axé sur les structures productives et leurs effets globaux, et le cosmisme russe, qu'on pourrait classer dans les herméneutiques idéalistes ?

V.A. – Il y a des congruences entre ces deux ensembles de pensée : tout d'abord, le principe religieux et politique d'une égalité a priori des individus ; mais aussi la volonté de limiter la consommation et de trouver un équilibre entre l'homme et son environnement contre les ravages du capitalisme.

M.S. – Comment êtes vous devenu ethnologue ?

V.A. – J'ai d'abord fait des études à la faculté d'orientalisme. J'ai appris le bambara et j'ai été nommé interprète de l'assistance technique militaire au Mali. Officiellement, j'étais interprète, mais j'ai été passionné par cette société et j'ai commencé à faire des recherches personnelles sous les auspices scientifiques d'Olderogge. Comme presque tous les ethnologues soviétiques travaillant hors de l'URSS, j'étais donc expert technique. Pour nous, à l'époque, il n'y avait pas de contradiction entre une telle position et le développement de la recherche ; au contraire, c'était une chance professionnelle extraordinaire. Je suis revenu en URSS en 1974 et je me suis inscrit en doctorat à l'institut d'ethnographie avec comme directeur de thèse Olderogge. Ensuite, je suis reparti en 1980 au Mali toujours comme interprète de l'assistance technique militaire du ministère de la Défense et j'y suis resté à nouveau deux ans. C'était sous le gouvernement de Moussa Traoré, et j'ai connu tous les membres du CMLN. Je suis revenu en décembre 1981 à Leningrad et j'ai été nommé chercheur à l'institut d'ethnographie. En 1987, j'ai soutenu ma thèse intitulée *Les aspects sociaux de l'organisation de l'économie traditionnelle bambara : République du Mali*. Puis, j'ai fait une mission en 1996-1997 grâce à une bourse de la fondation américaine « Paul Getty Fondation ». L'objet de la mission était « Bambara : du mode de vie à la vision du monde et aux objets d'art », qui a abouti à la publication d'un ouvrage.

M.S. – Je crois que c'est très important de souligner la symétrie entre le développement de l'ethnologie en France, liée à la colonisation et ses administrateurs et la situation soviétique, utilisant ses experts pour accumuler une connaissance anthropologique des mondes extérieurs. L'exotisation et l'idéalisation sont d'autant plus marquées qu'il y a une occultation des positions de domination occupées. Dans ce cadre, l'effondrement de l'URSS vous amène à chercher d'autres financements, occidentaux. Plus précisément, quelles en ont été les conséquences sur votre carrière ?

V.A. – Tout d'abord, en 1991, j'ai participé à la vie politique comme citoyen et je me suis présenté aux élections de député de l'assemblée législative de Leningrad comme candidat indépendant. Pour moi, il s'agissait de mon devoir civique car je comprenais où allait le pays. J'ai fait partie des gens qui souhaitaient maintenir l'URSS et j'ai participé au référendum qui a plébiscité le maintien de l'URSS avec 75 %. J'ai été un opposant de la vision de Boris Eltsine et je partageais beaucoup de points de vue de Mikhaïl Gorbatchev.

À la fin des années 1980, j'appartenais à la classe moyenne et je vivais correctement, alors qu'aujourd'hui, la vie est très difficile pour l'ensemble des chercheurs. J'ai une deuxième activité : je donne des cours sur la méthodologie des sciences sociales dans un lycée pour compléter mon salaire. Pour moi, comme pour tous les chercheurs, la survie matérielle est une préoccupation constante. Nous avons perdu notre position sociale et vivons un déclin pénible. Néanmoins, nous sommes nombreux à continuer nos recherches, malgré tout, avec la conviction qu'un jour elles seront utiles.

M.S. – Quand vous regardez votre situation actuelle et celle des Bambara, comment considérez-vous, de manière globale, croisée et réciproque, le monde présent ? Que vous apporte cette double approche ?

V.A. – Il y a un parallélisme entre l'Afrique et la Russie actuelles qui, avec la globalisation, sont plongées dans des situations de dégradation et de chaos, que j'espère éphémères et qui nous rapproche.

M.S. – Maintenant, venons-en aux événements du 11 septembre et à la réception de cet événement dans votre entourage professionnel.

V.A. – Désormais, l'Institut d'ethnographie à Leningrad a été transformé en musée d'Anthropologie et d'Ethnographie Pierre-le-Grand. En général, l'intelligentsia, le milieu intellectuel en principe, est démocrate, libérale. Cela est dû à la tradition culturelle des élites intellectuelles russes qui sont pro-occidentales. Cependant, il est difficile de parler de la communauté scientifique, car nous n'existons plus en tant que communauté et la question n'a donc pas de sens. Nous réagissons comme tous les gens, qui sont dans une situation économique très difficile. Par exemple, moi, je vis dans un appartement qu'on appelle « collectif » : une chambre par famille et une cuisine partagée avec une actrice. Cet appartement est à l'État. J'ai le droit d'en devenir formellement propriétaire mais à quoi cela pourrait-il me servir ? La composition sociologique des immeubles change beaucoup. Une grande partie des appartements collectifs est rachetée par les nouveaux riches. J'habite un quartier prestigieux du centre dans lequel il reste encore des appartements communautaires. Nous avons tous été choqués par les événements du 11 septembre. Nous avons davantage eu peur des réactions américaines que des potentiels attentats : la peur de la réaction d'un géant humilié, qui peut agir dans toutes les directions pour rétablir sa puissance et sa renommée.

La prise de responsabilité de l'État russe est attendue par la population depuis la chute de l'URSS et cela a conduit au phénomène Poutine. La majorité de la population a vu en Poutine la possibilité de restaurer l'État. Pourtant, sa réaction immédiate en faveur de la politique américaine est souvent perçue comme incompréhensible pour la population russe. Dans la mentalité russe, l'État a subordonné les intérêts russes aux États-Unis et a reconduit une position subalterne face aux USA.

Tout le monde regrette l'époque soviétique, mais une minorité souhaite une restauration de l'Union. Mais où aller ? Restaurer l'espace géo-politique de la Russie est une hypothèse. C'est peut-être ce que Poutine aurait pu défendre devant les Américains.

En Russie, on ne croît pas à une idée d'un terrorisme mondial qui semble un fantasme occidental. On croit davantage aux intérêts des multinationales et du capital mondial. La plupart des gens pensent que, quels que soient les auteurs des attentats, les Américains ont eu ce qu'ils méritaient. Certains pensent que les services secrets de certaines puissances occidentales ont organisé ou sont mêlés à ces attentats dans la continuité de l'éventuelle participation de la CIA au meurtre de Kennedy.

Certains pensent que pour déclarer la troisième guerre mondiale, il fallait un prétexte, qu'ont fourni les attentats du 11 septembre. Ces événements sont donc perçus par la population comme une occasion de renforcer la suprématie américaine dans le monde, son hégémonie qui enfonce la Russie dans une position inférieure de dépendance que chacun déplore.

M.S. – Comment la population russe a réagi face à la construction d'un ennemi « musulman » général ?

V.A. – Tout le monde veut éviter la troisième guerre mondiale et une lutte contre le monde musulman. C'est terminé, il n'y a plus de volontaires qui s'engagent pour des raisons philosophiques dans la guerre Tchétchène. À mon avis, la population russe souffre tellement matériellement et moralement, qu'elle veut qu'on la laisse

tranquille que cela soit du côté du Kremlin, de l'Occident ou de l'Orient. Dans les représentations, il n'y a donc pas eu d'assimilation entre un pseudo-ennemi « tchéchène musulman », l'ancien ennemi musulman afghan et le nouvel ennemi « terroriste musulman » sur lequel la propagande occidentale est forte.

Je pense qu'il n'y a pas d'identification aux victimes des attentats. Je crois que les tentatives de créer un ennemi mondial ne concernent pas du tout la population russe. Il n'y a pas de réel sentiment de solidarité avec un monde qui devrait être uni face à un nouvel ennemi. Ce qui intéresse le plus les citoyens c'est de résoudre leurs problèmes quotidiens.

Pour conclure sur une idée tout à fait holiste qui est proche de la perspective de l'école de Leningrad : tout dépend de tout, nous sommes, plus que jamais, dans une interdépendance généralisée. Il faut retrouver un équilibre non sur la force, mais sur la coexistence d'altérités, il faut refuser la confrontation, la guerre et les tentations paranoïaques. C'est ce que m'ont appris les Bambara.

BIBLIOGRAPHIE

- ARSENIEV V., 1991. *Animaux = dieux = humains*. Moscou, Politizdat (en langue russe).
- ARSENIEV V., 1996. *Alternatives de l'avenir*. Saint-Petersbourg, Espace Européen (en langue russe).
- ARSENIEV V., 1998. *Bambara : gens dans l'économie de transition. Essai sur l'organisation traditionnelle de l'activité économique*. Saint-Petersbourg, MAE AS (en langue russe).
- ARSENIEV V., 2000. *Bambara : du mode de vie à l'image du monde et objets d'art. Essai de muséologie ethnographique*. Saint-Petersbourg, MAE AS (en langue russe).
- ARSENIEV V., 1980. « Un groupe social particulier : les chasseurs bambara », *Études maliennes*, 3 : 5-31.
- ARSENIEV V., 1991. « Le musée d'Anthropologie et d'ethnographie (MAE) et les problèmes de l'étude et de l'exposition des objets des cultures traditionnelles de l'Afrique », *Art in Africa*, 2 : 21-28.
- ARSENIEV V., 1999. « Le musée d'Anthropologie et d'Ethnographie Pierre-le-Grand à Saint-Petersbourg », *Cahiers d'études africaines*, XXXIX (3-4), 155-156 : 681-699.

AUTEURS

VLADIMIR ARSENIEV

Kunstkamera, Saint-Petersbourg